15e Lm 3. 19 (3) FRC 9 1794 rec. 1 dupl.
[Laborne]
Cése FRC 27669

ON NOUS MÈNE DONC

LA FACTION

ORLEANO-ANGLOISE

A V I S.

LE cœur plein d'amertume, l'ame soulevée par l'indignation, je dénonçois à mes concitoyens, à l'Assemblée Nationale, au Roi, à tous les Tribunaux, la feuille horriblement incendiaire publiée tous les matins sous le nom de Marat; un autre ouvrage non moins impudent, & aussi dangereux, qui a pour auteur Camille Dumoulin; & en général tous les écrits qui sément des principes de révolte, & appellent les peuples à l'insurrection, au meurtre & au carnage.

Je me suis arrêté aussi-tôt que j'ai eu connoissance du décret du 31 juillet dernier. Il ne me convenoit plus de poursuivre des gens livrés par un pouvoir légitime à la rigueur de la loi: & j'espérois d'ailleurs, que ce décret les réduiroit au silence.

J'ai repris la plume quand j'ai vu l'audacieux Marat se livrer dès le surlendemain du décret à de nouveaux excès; & je l'ai posée en apprenant qu'un autre décret surpris à l'Assemblée par des gens qui n'ont pas craint de se déclarer les protecteurs de ces écrivains, suspendoit la poursuite ordonnée contre eux.

Quelque soit l'opinion que l'on ait d'une loi, on doit la respecter dès qu'elle existe. (1)

(1) Ce principe n'est pas celui de nos artistes en insurrections.

Mais alors, j'ai changé de deſſein. J'ai formé le projet d'éclairer mes concitoyens ſur les pièges qu'on leur tend : de leur montrer la faction que j'appelle ORLÉANO-ANGLOISE, toujours ſubſiſtante ; de lui en faire connoître les principaux membres, & de lui dévoiler leurs projets.

C'eſt ce que je vais faire dans ce petit écrit.

ON NOUS MÈNE DONC LA FACTION *ORLEANO-ANGLOISE?* OU *LES PROJETS DES MÉCHANS* DÉVOILÉS.

VOICI ce que je disois dans un ouvrage à qui le public a bien voulu accorder quelque bienveillance. (1)

« Suivons les membres de l'Assemblée Nationale, depuis leur entrée dans la carrière jusqu'au point où nous sommes arrivés.

« Nous y voyons d'abord deux partis bien prononcés ; l'un composé des sectateurs dévoilés du despotisme, que nous avons appellé *aristocrates* : l'autre, comprenant ceux qui ont combattu pour la liberté, & que nous avons nommé les *patriotes.* »

(1) Dans un écrit intitulé ATTENTION, qui a circulé il y a quelque tems.

Mais ce dernier parti ne ſeroit-il pas lui-même diviſé en deux ? Faiſons paſſer tous les individus en revue, & les jugeant par la conduite de toute leur vie, par leurs actions avant & depuis le moment de la révolution, voyons s'ils ſont tous également purs, s'ils ont tous des vues également ſages & droites. Appellez-les donc.

Bon, je vois dans ceux qui viennent de paſſer des hommes dont le caractère ne s'eſt jamais démenti : des hommes dont les principes invariables ont toujours été les ennemis découverts du pouvoir arbitraire : des hommes dont les écrits fermes & lumineux parloient de liberté à un peuple d'eſclaves, avant même qu'il ſentît le poid de ſes fers.

Je vois des hommes qui, dans les momens les plus terribles, oppoſoient au deſpotiſme, qui cherchoit à les écraſer, le calme de la prudence, & l'opiniâtreté de la vertu. L'un, ſoutenoit avec nobleſſe l'honneur & la majeſté de la nation contre la fierté miniſtérielle ; l'autre, au milieu des ſoldats & des armes, au milieu du bruit des chaînes, traçoit avec tranquillité le ſublime tableau des droits de l'homme.

Je vois des hommes qui, en faiſant face au deſpotiſme, en le combattant avec courage, ont toujours reſpecté l'autorité légitime ; des hommes qui, élevés aux places par le vœu de leurs concitoyens, y ſont modeſtes & pacifiques ; des hommes qui ten-

dent au bien, ſans oſtentation, comme ſans ménagement, qui ſont plus curieux de mériter l'eſtime & l'amour de la nation, que de captiver la faveur du peuple, & qui, poſant eux-mêmes des barrières contre leur propre ambition, ſi elle pouvoit entrer dans leurs ames, prouvent que jamais ils n'ont été eux mêmes l'objet de leurs actions.

Je vois d'autres hommes qui, ayant toujours marché ſur les mêmes traces, ne les abandonnent point, quoiqu'ils n'aient pas reçu les mêmes diſtinctions; qui ſuivent ſans humeur, comme ſans jalouſie, ceux que le peuple a mis à ſa tête; qui travaillent fermement à la manœuvre du vaiſſeau, ſans en ambitionner le gouvernail; qui n'écoutant jamais que la voix du devoir, & ne conſultant que les beſoins communs, ſe vouent ſans réſerve au bonheur général, ſans affecter de faire remarquer leurs talens, sant s'inquiéter même de faire préconiſer leurs vertus.

Je puis, me dis-je à moi-même, compter ſur ces hommes-là. Ce ſont des amis ſincères & sûrs. Ils n'ont aucun intérêt particulier, puiſqu'ils ſont indifférens ſur ce qui les touche. Je n'ai certainement rien à craindre d'eux, puiſque, quelle qu'ait été la variation des circonſtances, ils ont toujours été les mêmes.

Mais bientôt j'apperçois des gens qui, tout en ſe mêlant avec eux, cherchent à gagner de vî-

teſſe, & ſemblent critiquer leur conduite. Je les arrête, & après les avoir conſidéré tous enſemble, je les examine chacun en particulier.

Je les ai vus, courtiſans bas & ſerviles, ramper aux pieds du deſpotiſme, briguer ses faveurs, s'engraiſſer comme les autres du ſang des peuples. L'un, attaché au char d'une femme perdue de mœurs, a fait ſervir le libertinage de degré à ſon élévation & à ſa fortune; &, pour prix de ſes complaiſances crapuleuſes, a obtenu les grades & les honneurs militaires pour lui & pour ſon frère.

Un autre, fils d'un père parvenu au miniſtère après avoir fait ſes preuves de tyrannie dans une de nos provinces, ſavoit être eſclave auſſi ſoumis que maître impérieux & abſolu.

Celui-ci, initié aux myſtères de la finance, connoiſſoit au juſte ce que vaut une goutte des ſueurs du peuple, & ne penſoit plus qu'à faire ſervir aux ſuccès de ſon ambition les tréſors que lui avoient procurés ſes rapines.

Celui-là, imbu dès ſon enfance de toute la morgue, de tous les préjugés des grands corps qui, ſoumettant le citoyen au citoyen, rendoient la moitié de la Nation complice de l'aſſerviſſement de l'autre, ne demandoit qu'à ſe faire un nom, pour primer dans ſa compagnie, qu'il auroit bientôt abandonné, ou trahi, ſuivant l'uſage, en arrivant à quelqu'Intendance.

Cet autre, à l'aide de quelques talens, vivoit dans sa province des abus du gouvernement, dont il ne pouvoit que craindre la destruction, qui le laissoit à nu & sans ressources.

Cet autre enfin sans fortune, sans état, sans mœurs, ne paroissoit pas né pour être appellé à dicter des loix à une grande nation.

Tous en arrivant à ce qu'on appelloit alors *les états-généraux*, n'ont fait d'abord que des pas incertains. Par une conduite ambigue & captieuse, ils ont cherché, avant de se composer un caractère, à mesurer les forces du gouvernement, & à sonder les dispositions du peuple; & comme ils n'étoient pas gens à s'oublier eux-mêmes, ils ont calculé les moyens de soutenir ou d'augmenter leur fortune, & même de s'en faire une en profitant des circonstances.

C'est dans cette étude qu'ils ont rencontré sur leurs pas un être que la nature avoit placé dans un rang élevé en lui refusant toutes les qualités qui pouvoient le lui faire soutenir avec gloire; un grand qui, par les excès de ses débauches, avoit dégradé jusqu'à son physique; un prince qui ne jouissoit d'aucun autre éclat que de celui du scandale de sa jeunesse, & à qui, depuis long-temps, on ne connoissoit d'autre qualité qu'une sordide avarice.

Ils l'ont vu jeté dans les intrigues par une

cabale qui lui avoit perſuadé de tendre au trône, afin d'arriver elle-même aux honneurs & aux places. Nos gens ſe ſont joints à cette faction pour partager ſes ſuccès. Ce n'eſt qu'à ce moment que je les ai vus ſuivre un plan déterminé.

C'eſt alors ſeulement qu'ils ſont devenus ou du moins qu'ils ſe ſont montrés ennemis du deſpotiſme ; car juſques-là, & dans les momens les plus critiques, ils gardoient le ſilence, attendant pour embraſſer un parti, qu'ils euſſent vu de quel côté pencheroit la balance. Alors ſeulement ils ont travaillé eux-mêmes à fixer la chûte du *fléau*.

Mais c'eſt ici qu'il faut redoubler d'attention pour bien apprécier le genre de leur conduite.

Je le demande à tous les hommes ſages & clairvoyans ; je le leur demande à eux-mêmes s'ils oſent répondre & être ſincères : eſt-ce au deſpotiſme qu'ils ont déclaré la guerre ? Non. C'eſt à toute eſpèce d'autorité. Eſt-ce à la liberté qu'ils ont appellé les peuples ? Non. C'eſt à la licence & à l'anarchie.

Lorſque des agens payés ſe ſont montrés le même jour & à la même heure dans tous les coins de la France, lorſqu'ils ont appellé les peuples égarés aux excès les plus criminels, lorſqu'ils ont inondé de ſang & la capitale & les campagnes & les provinces, lorſqu'ils ont renouvellé en cent lieux des ſcènes de carnage & d'horreur, dans quelle claſſe

ont-ils trouvé des défenſeurs à l'Aſſemblée Nationale ?

Ce n'eſt pas parmi les ariſtocrates. Ces mouvemens qui nourriſſoient l'eſprit d'inſurrection & d'indépendance étoient trop contraires à leurs projets. Ce n'eſt pas parmi les vrais patriotes : ces ſoulèvemens irraiſonnés & barbares ſont trop oppoſés à leurs principes, à leur amour pour l'ordre & la paix.

Ce n'eſt que dans la ſecte dont les membres hypocrites cherchent maintenant à fuir mes regards. C'eſt chez eux ſeulement que les excès les plus affreux ont trouvé des défenſeurs ſophiſtiques, & même des apologiſtes hardis. Ils y trouvoient donc leur compte ; ces excès leurs étoient donc utiles. Et delà y a-t-il loin à préſumer qu'ils en étoient les moteurs & les agens ?

Mais bientôt la préſomption ſe change en certitude.

Lorſqu'une horde impie, dans une nuit épouvantable, entoure le lit de la Reine, & inonde la chambre du Roi d'aſſaſſins parricides ; lorſqu'enſuite le tribunal de lèſe-Nation provoqué par la Commune recherche les preuves & les auteurs du crime, qui a-t-on vu s'efforcer d'arrêter ſa marche, & canoniſer cet attentat ?

Ce ne ſont pas les ariſtocrates. Ils avoient trop d'intérêt de hâter une inſtruction dont ils ſe promettoient peut-être d'abuſer.

Ce ne ſont pas les vrais patriotes. Ils ont ouvertement provoqué la lumière & la vengeance.

Ce ſont les ſoutiens de la ſecte que je mets maintenant à la torture. On a entendu un de ſes membres ſouiller la majeſté du ſanctuaire qu'il déshonore, en

donnant des éloges au plus affreux de tous les crimes, & faire pâlir les honnêtes gens en annonçant pour eux des craintes qui ne l'agitoient que pour lui & ſes adjoints. Ce ſont donc eux. . . . Je me tais : je ne dois pas prévenir une trop cruelle lumière. Mais il eſt bien clair du moins que ce forfait étoit bien avantageux aux projets du parti, puiſqu'il a pu ſupporter la honte d'en devenir l'avocat.

Et lorſqu'il a eu perdu ſa cauſe, qu'a-t-il fait? qu'eſt-il arrivé ?

Voilà qu'on recommance à ſemer par-tout la défiance & la haine. De nouveaux troubles agitent les provinces. La défunion ſe répand dans les diſtricts ; des hommes inconnus viennent dans les aſſemblées avec des motions écrites, qu'à peine ils peuvent lire, ſoulever les têtes exaltées contre les hommes ſages & modérés, & pouſſent les choſes au point de métamorphoſer les lieux d'aſſemblée en arènes de gladiateurs.

Ces tragédies ſont préparées par les calomnies des folliculaires à gages, colportées, publiées criées dans tous les carrefours, au mépris des ordonnances de police. Ces pamphlets orduriers ſont vendus au plus vil prix, ſont donnés gratis, afin qu'il n'y ait pas un homme qui ne puiſſe puiſer à la ſource le poiſon de la fureur & de la diſcorde.

Dans les premiers jours de mai, la ſédition parcourt depuis Montauban juſqu'à Paris, en marquant par-tout ſon paſſage par des traces de ſang ; & par-tout elle a pour motif le châtelet, & pour but ſa deſtruction.

Non : ce n'eſt pas le haſard qui produit de pareils mouvemens, & il faut que leurs auteurs aient un furieux intérêt d'échapper à ce tribunal.

Il me reſte maintenant à nommer les membres de cette faction meurtrière, dont je n'avois fait, pour ainſi dire, que donner le ſignalement : il faut les nommer, afin que le peuple les connoiſſe & ſecoue tous les préjugés qu'on veut lui inſpirer.

Perſonne n'a pu méconnoître le chef de la faction, au portrait ſi reſſemblant du Duc d'Orléans.

Le doute ſur ſon compte eſt impoſſibe, & n'exiſte plus depuis long-tems.

Inutilement a-t-il voulu pallier ſa conduite, & tâcher d'égarer l'opinion par ſon expoſé, ſoi-diſant rédigé par lui-même. S'il eût été poſſible qu'il parvînt à faire quelqu'impreſſion, elle eût été bientôt détruite par l'expoſé impartial auquel il n'a point encore entrepris de faire une réponſe cathégorique.

On lui rappelle dans cet examen toutes les époques de ſa conduite depuis le mois de novembre 1788, juſqu'au moment actuel. On fait paſſer en revue chacune de ſes démarches. Pas une de ſes actions n'y eſt oubliée. On lui dit: tel jour, à telle heure, vous avez fait telle choſe; tel jour, à telle heure, vous étiez à tel endroit, avec telles & telles perſonnes; & point de réponſes. Pluſieurs écrits apologétiques ſont depuis publiés en ſon nom, ou pour lui, & pas un mot ſur les faits conſignés dans l'examen impartial.

Ils ſont donc conſtans, ces faits, puiſqu'il ne lui eſt pas poſſible non ſeulement d'en prouver la fauſſeté, mais même de les nier, ce qui ſeroit bien peu de choſe.

Le jugement public eſt donc juſte, & c'eſt avec raiſon, que l'on décerne à ce Prince l'honneur d'être le chef de la faction.

Les autres signalemens, qnoique bien exprimés, ont pu n'être pas auſſi facilement ſaiſis : mais ſi l'on veut faire un peu d'attention à ce qui ſe paſſe aujourd'hui, aux rapports qui ſe manifeſtent entre le Duc & certaines perſonnes, on aura bientôt fait l'application des portraits.

Ces rapports peuvent ils échapper dans ce qui arrive maintenant !

Le Duc d'Orléans arrive, & ſur le champ l'eſprit de ſédition ſe manifeſte de toutes parts. Des motions turbulentes ſe ſont entendre dans tous les endroits publics, & ſur-tout au Palais-Royal.

Les Marat, les Dumoulin redoublent de fureur. Ils ſonnent ouvertement le tocſin de la rébellion. Ils ſoulevent les peuples contre leur Roi, contre l'Aſſemblée Nationale elle-même. Ils leur prêchent le meurtre & le carnage, & ce ſont les meilleurs citoyens qu'ils déſignent pour victimes. Ils ont oſé leur propoſer, ſinon en termes formels, d'aſſaſſiner leur Roi, du moins de lui donner des fers, (1) en même tems ils prodiguoient les éloges au Duc d'Orléans, ils le déſignoient comme celui qui devoit réunir tous les ſuffrages. Enfin, un citoyen honnête, membre de l'Aſſemblée Nationale, les a dénoncés : il a obtenu un décret qui les livre à la ſévérité de la loi.

Et ces criminels de lèze-nation, ont trouvé des défenſeurs ! &, qui le croiroit, c'eſt dans l'Aſſemblée Nationale qu'ils les ont trouvés !

(1) La manière dont Marat s'explique ſur ce point, eſt une ironie inſultante, encore plus criminelle que le premier délit. Certes, quand il conſeille de s'aſſurer du Roi, c'eſt bien conſeiller de lui donner des fers : & quand il proſcrit 5 ou 6 cens têtes, c'eſt bien conſeiller le meurtre & le carnage.

MM. Lameth, Barnave, d'Aiguillon, Duport, de Laborde, Roberst-pierre & autres ſe ſont levés en leurs faveur.

Il y a donc une liaiſon certaine entr'eux & Philippe Capet, ils autoriſent donc les écrits dont ils protègent les auteurs.

Et qui pourroit penſer en effet que ces infames écrivains, ſe portaſſent à de pareils excès, s'ils n'euſſent été aſſurés d'une puiſſante protection? euſſent-ils jamais oſé commettre & occaſionner tant de crimes, s'ils n'euſſent pas cru être garanti?

Le Duc d'Orléans, ſes agens, ſes motionnaires payés, ſes écrivains à gages, ne forment donc bien véritablement qu'un ſeul tout, une ſeule cabale qui eſt maintenant bien connue. C'eſt elle qui embarraſſe aujourd'hui tous les rouages de la conſtitution, c'eſt elle qui s'oppoſe, pour conſerver la faveur populaire, à ce qu'on établiſſe aucun povvoir actif & capable de maintenir l'ordre. C'eſt elle qui entretient d'un bout de la France à l'autre la licence & l'anarchie, c'eſt elle qui fait dreſſer les gibets, & y attacher les victimes.

Ses intrigues ſuſcitent les embarras: ſes émiſſaires occaſionnent les tumultes: ſes écrivains entretiennent l'inſubordination, & ſi les bons citoyens excitent l'attention de l'aſſemblée ſur les excès que la faction commande, & qu'elle ſoudoye les chefs, dans l'aſſemblée même, diviniſſent les emportemens les plus impardonnables, & ſe déclarent les protecteurs des plumes ſéditieuſes qui font circuler le poiſon.

Inutilement, ſe couvrent-ils du prétexe de défendre la liberté de la preſſe.

Sans doute, un citoyen doit avoir la liberté de produire ſa penſée, de la publier, & les lumière

4519

ne doivent point être étouffées par un régime oppreſſeur.

Mais, ſouvenons-nous toujours, que la liberté n'eſt & ne peut jamais être licençe. Celle-ci eſt deſtructive de la première.

La liberté de la preſſe ne peut pas plus autoriſer un citoyen à prêcher le mépris des loix, à ſonner la trompette de la révolte, à ſuſciter la ſédition & le brigandage, qu'elle ne pourroit autoriſer un aſſaſſin à inſtruire ſes complices, & à leur déſigner la victime qu'ils doivent frapper.

Ainſi, point d'excuſe, & la faction demeure toujours à découvert.

Que veut-elle ? Le pouvoir.

Où nous mène-t-elle ? A la tyrannie, ſi elle réuſſit. Au deſpotiſme, ſi elle ſuccombe.

Les convulſions de l'anarchie, les agitations de la licence menent toujours les peuples à l'une ou à l'autre.

Une Nation travaillée par les factions, agitée par les partis, ſe fatigue, ſe laſſe, s'épuiſe, & finit toujours par tomber dans la léthargie de l'eſclavage.

Citoyens, ouvrons donc les yeux ſur nos vrais intérêts ; arrêtons les efforts de la faction, reſpectons les loix, reſtons leur ſoumis, quand même il y auroit quelque choſe à dire ſur elles. Attendons que le tems & l'expérience nous aient éclairés ſur des changemens, a l'égard deſquels il faut être exceſſivement réſervés. En attendant, obéiſſons leur, & jouiſſons, ſous leur protection, de la liberté qu'elles nous aſſurent.

Ce n'eſt point ici un pamphlet fugitif ; & pour répondre à tout le monde, je me nomme.

LABORNE.